

Certains êtres, attentifs au moindre frémissement de leur âme, ont des prémonitions. Ils les appréhendent et les chérissent. Ce n'était pas le cas d'Eva. Jamais elle n'avait eu la moindre prémonition de toute sa vie.

Elle ne considérait pas cette absence de murmure mystérieux comme un tort, car, au fond, elle ne croyait pas que l'on puisse capter le malheur ou le bonheur à l'avance, telle une parabole humaine hypersensible.

Elle ne consultait pas les voyants, cartomanciennes ou autres extralucides. Elle prenait ses décisions quand il fallait les prendre sans jamais jeter un oeil sur les astres.

Le jour où son père était mort dans un accident de la route, elle n'avait pas eu de pressentiment. Elle était tranquillement en train de jouer avec ses poupées quand le téléphone sonna et qu'elle vit sa mère s'effondrer.

Quand elle avait rencontré Michel, pas de harpe céleste. Et quand ils avaient rompu, pas de torrent de pluie.

Sa nomination à son poste de maître de conférences lui était parvenue un matin du mois de juillet dans une enveloppe en papier recyclable au moment où elle passait la serpillière dans le couloir.

Quand le malheur devait arriver, il arrivait. À quoi bon le savoir quelques jours auparavant ? Quant au bonheur, il n'arrivait de toute façon pas, il était soudain là, parfois.

La brume matinale s'était dissipée, cédant la place à un beau ciel de printemps, moutons épars sur fond d'azur. Il faisait presque chaud.

Sortant du complexe universitaire où elle avait donné son cours, Eva s'immobilisa un instant et prit une profonde inspiration. Elle cligna des yeux, aveuglée par la lumière tranchante du soleil. Son imperméable gris et son épaisse écharpe qui avaient paru adaptés trois heures auparavant détonnaient maintenant, comme une marque de profond pessimisme.

D'un geste agacé, Eva ôta son cache-col et le rangea dans le gros sac noir qui l'accompagnait partout. La journée avait débuté sur une série de fausses notes qui avaient altéré au fur et à mesure sa bonne humeur, et elle n'avait nulle envie d'ajouter à cela une apparence souffreteuse. Non, au contraire, elle était bien décidée à sauver cette journée. Il n'était que onze heures et les choses pouvaient encore prendre une tournure favorable.

Après le déjeuner, elle allait corriger des copies, transpirer une heure dans la salle de sport qu'elle fréquentait régulièrement, faire quelques courses, puis passer la soirée à lire enfin le roman de cet auteur indien dont tout Paris parlait, qu'elle s'était achetée la semaine précédente.

Puisque Victor avait décommandé leur tête-à-tête, ce serait l'occasion de se coucher tôt et de se plonger dans une nouvelle histoire. Elle avait toujours aimé ce moment privilégié où elle ouvrait pour la première fois un livre qui allait donner le ton et la couleur à sa vie pendant un temps.

Elle verrait Victor de toute façon samedi, car, depuis le début de leur relation, ils se voyaient tous les jeudis et samedis soir, à quelques rares exceptions près.

D'un pas déterminé, Eva se dirigea vers l'arrêt du bus.

Lorsqu'elle passa devant la fontaine au centre de la place, 11 elle fut brusquement tirée de ses pensées.

« Bonjour, ma petite dame. Belle journée, hein ! »

Eva se retourna et aperçut, sur un banc, un clochard.

« Vous n'auriez pas des piles par hasard ?

– Pardon ? dit-elle.

– Oui, des piles, quoi. Des rondes, des simples.

– Ah ! Non, je n'en ai pas. Désolée », répondit-elle, bégayant presque de surprise.

Elle regarda l'homme plus attentivement. Ses yeux très bleus brillaient au milieu d'un visage buriné, encadré d'une chevelure blonde et hirsute. Elle n'aurait pas pu lui donner un âge exact, mais il semblait encore jeune.

« Dommage. Mais ça ne fait rien, reprit son interlocuteur. C'était juste au cas où. Des fois il y en a qui se baladent avec des piles et qui ne savent pas quoi en faire. Alors je pose la question. On sait jamais. »

Eva hochait la tête.

« Il m'est déjà arrivé des trucs complètement dingues, relança le clochard.

– Je veux bien le croire », s’empressa-t-elle de répondre, s’éloignant aussitôt, de crainte qu’il ne veuille étayer sa remarque par le récit d’un épisode rocambolesque.

Cependant, au bout de quelques pas, sa curiosité l’emporta. Elle se rendit chez l’épicier d’en face où elle acheta quatre piles. Elle revint vers l’homme et lui tendit le petit paquet.

« Ah, ça alors ! se réjouit-il. Ça, c’est drôlement gentil. Vous voyez, je dis toujours à mes collègues : il faut pas désespérer. L’humanité n’est pas aussi pourrie que ça. La preuve. »

Se désintéressant aussitôt d’Eva, il ouvrit le sac à dos crasseux qui était posé à ses pieds et en sortit un walkman dans lequel il introduisit deux piles. L’air radieux, il boucha ses oreilles avec les écouteurs, alluma son appareil et se mit à marquer le rythme rapide d’une chanson avec la tête.

Eva pressa le pas, son bus arrivait. Elle s’assit à côté d’une grosse femme encombrée de volumineux sacs de commissions. Un homme en tenue de sport, qui se trouvait à deux mètres de distance, se grattait ostensiblement les testicules, et une dame à chapeau, maquillée avec soin, se cramponnait à son sac Vuitton comme à une bouée de sauvetage. Tandis que son corps oscillait dangereusement autour d’une poignée, un homme grisonnant de forte corpulence dévisageait Eva. Agacée, elle se détourna et regarda par la vitre.

Quelquefois, quoique de moins en moins souvent, elle parvenait encore à voir Paris comme au début de son séjour. Pour cela, il lui fallait débarrasser la ville de cette épaisse couche de quotidien amoncelé au fil des années. Comme pour beaucoup de jeunes étrangers, Paris s’était annoncé comme une fête. Hemingway, Miller et Beckett en tête, Eva avait fait fi de toutes les mises en garde de ses proches et s’était lancée dans une conquête aussi naïve qu’héroïque de la capitale française.

Dans la foulée des déclarations enflammées vinrent des années de dur labeur. Mais petit à petit, égrenant défaites et modestes victoires, elle avait fini par creuser son trou. Elle avait échangé l’allemand, rauque et familier, contre les musicales sonorités du français qui s’étaient laissé gagner avec retenue et réticence, fausse pudeur et dérobadés, comme une belle un soir de bal par un cavalier empressé et touchant.

Après avoir terminé ses études littéraires, Eva était devenue maître de conférences, le plus haut rang auquel elle pouvait prétendre en tant qu’étrangère diplômée sans agrégation. Son acceptation dans les cercles universitaires avait été remarquée. « Chapeau ! avaient dit certains lors de l’obtention de son poste. Vous pouvez être fière. » Elle avait donc récolté les bons points que la Grande Nation savait distribuer avec grâce quand il s’agissait de récompenser ses plus ardents serviteurs.

Elle seule savait qu’entre-temps, dans les longs couloirs qui mènent à l’intégration, Paris avait perdu son air de fête ; et que ses flonflons s’étaient tus.

Quelquefois, pourtant, au tournant d’une rue, à l’occasion d’une flânerie dans la lumière orangée du soir, pouvaient surgir les vieux fantômes du désir, derniers reliquats d’un amour fou.